

UN BEAU VOYOU

De Lucas Bernard

Télérama¹



Une comédie piquante.

Le commissaire Beffrois n'a pas vu le temps passer. Il est veuf, ses fils ont quitté la maison, et, avec ses chemises bariolées des années 70, ses mocassins et sa veste molle, il se retrouve un peu désemparé, à quelques jours de la retraite. Mais voilà qu'un vol de tableau rallume en lui l'amour du métier. Commence, alors, entre lui et le voleur, un jeu du chat et de la souris, loin des sentiers battus.

Tout est délicieusement atypique dans ce premier long métrage qui fait habilement bouger les lignes sociales. Un flic perdant, mais « de droite, par réflexe », change sa vision du monde et de l'art, en ré-épousant soudain celle de son épouse pourtant disparue. Un jeune Arsène Lupin sort du cadre petit-bourgeois dans lequel il a grandi, mais devra faire avec l'anticonformisme d'une jeune restauratrice de tableaux sans tabous dont il est amoureux (Jennifer Decker, de la Comédie-Française, d'une modernité irrésistible).

Face à Swann Arlaud (le voleur), subtil, tout en sourire doux et regards piquants, Charles Berling excelle en Colombo saisissant sa dernière chance. **Avec ses dialogues ciselés, le réalisateur chaparde du côté de Pierre Salvadori ou de Philippe de Broca.** Il sait capter l'authenticité des lieux - petit logement HLM ou pavillon de la banlieue ouest - et s'amuser d'une éternelle perplexité face à l'art contemporain. Une morale enthousiasmante court tout au long de cette comédie d'initiation sur le tard : l'art libère même (et surtout) quand on peine à le saisir...

Guillemette Odicino

UN BEAU VOYOU

De Lucas Bernard

les Inrockuptibles

**Personnages farfelus et attachants, ballets sur les toits de Paris...
Ce premier film est une belle réussite.**

Un jeune cambrioleur s'introduit dans un appart HLM. Il se fait rapidement choper par son habitant principal (Charles Berling), qui s'avère *hélas !* être un flic (la lose). Mais qui, curieusement, propose à son petit voleur de s'asseoir et de boire un jus de fruits avec lui... C'est que le commissaire Beffrois a besoin de parler. Veuf, il est bientôt à la retraite, ses deux fils sont en train d'emporter leurs dernières "merdes", comme il le dit. Bref, le flic file un mauvais coton. Et puis une série de vols de tableaux va le sortir de son marasme. Il comprend très vite que le voleur est un malin, puisqu'il ne vole que des tableaux qui ne coûtent pas trop cher, afin de passer inaperçu, de ne pas faire la une des journaux. Comme, dit-on, un arbre donne ses plus beaux fruits avant de mourir, Beffrois va s'accrocher comme un malade à cette dernière affaire qu'il voudrait bien résoudre avec brio. Au fil de son enquête, il va rencontrer tout un tas de personnages assez hauts en couleur...

Un beau voyou est le premier film en tant que réalisateur du chef opérateur Lucas Bernard et c'est une jolie réussite. Au travers d'une comédie policière, le metteur en scène brosse le portrait souvent mélancolique de personnages farfelus et attachants : un homme revenu de tout qui voit la mort se rapprocher, une jolie restauratrice de tableaux, Justine, au caractère bien trempé (l'étonnante Jennifer Decker - de la Comédie-Française), un cambrioleur qui passe par les toits et qui est aussi menteur et infiniment rusé (Swann Arlaud). Les personnages, leur vérité l'emportent toujours sur l'intrigue. Des liens touchants naissent entre le gendarme et le voleur, le chat et la souris. Les rôles secondaires sont remarquablement bien écrits, comme celui du père de Justine, interprété par l'admirable Jean-Quentin Châtelain, dans lequel on aurait bien vu, à une autre époque, Julien Guiomar. **Il y a d'ailleurs quelque chose du cinéma de Philippe de Broca dans *Un beau voyou* : un certain charme désuet, et puis un goût pour la mythomanie des hommes qui s'inventent des vies plus belles que la vie (Swann Arlaud, avec son petit air inquiétant, est génial de malice), pour les femmes décidées, jolies, libres et sensuelles, les hommes vieillissants qui ne manquent pas de séduction et de folie douce...**

Et puis Lucas Bernard s'empare des toits de Paris comme personne, y échafaudant des ballets de regards parfaitement maîtrisés. Et c'est là que surgit soudain, entre deux cheminées, grandiose, un nouveau voleur masqué, personnage poétique, romanesque et hautement cinématographique (comme dans *Les Vampires* de Feuillade ou *La Main au collet* d'Hitchcock...). C'est donc un drôle de mélange que ce *Beau voyou*, à la fois comique (avec notamment une scène d'évasion particulièrement poilante), un peu fufufu et amer, où l'inspecteur Beffrois, le flic qui aime la peinture contemporaine, sourit bien trop pour être aussi serein qu'il essaie de le faire croire, et qui fait un peu penser à Bellamy, ce flic que jouait Gérard Depardieu dans le dernier film de Claude Chabrol.

UN BEAU VOYOU

De Lucas Bernard



L'art du larcin, entre comédie et polar.

Si Arsène Lupin personnifie l'esprit de la Belle Epoque, le *beau voyou* de Lucas Bernard pourrait incarner le gentleman cambrioleur de notre ère (version déclassée, plutôt bourgeois de l'Ouest parisien qu'aristo en haut-de-forme). Le voleur a les traits de lutin roublard de Swann Arlaud, et comme le héros de Maurice Leblanc, il détrouse les fortunés avec bonnes manières. En refusant de nous livrer l'énigme de ce personnage et de ses motivations, le cinéaste assume de tailler son voyou dans une étoffe romanesque, exhibant les invraisemblances et les accents rétro de sa comédie policière. La traque du cambrioleur offre d'ailleurs une promenade dans un hors-temps parisien : dédale haussmannien arpenté par un commissaire en chemises à fleurs surannées (Charles Berling, flic au seuil de la retraite), avec des incursions sur les toits où le voleur, *old school*, joue les funambules.

Ce dernier embrasse une vie de méfaits par intransigeance libertaire, pour la beauté du geste. Et de beauté, il est souvent question dans ce premier film ayant pour toile de fond le milieu de l'art, où l'on discute des qualités d'une expo en passant les menottes au suspect. Comme pour dénoncer ce que son parti pris a de naïvement romantique, le cinéaste donne à son malfrat un contrepoint moins fantasmé. Un de ceux qu'on imagine acculés à la criminalité, qui n'a pas le luxe de l'idéalisme, et à qui le commissaire dit, après l'avoir pris en flagrant délit de cambriolage : « Quand on fauche, faut avoir la présence d'esprit d'être blanc. » Mais ce polar badin sans guns ni cadavres tient surtout à ne pas se prendre au sérieux. Il n'en émerge aucune inquiétude, pas même celle de voir le malfaiteur arrêté, le commissaire ayant la fâcheuse manie d'inviter les criminels à prendre un verre. **Un jeu de chat et de la souris entre flic et filou, où l'on se plaît évidemment à être du côté du second plutôt que du premier.**

Sandra Onana

UN BEAU VOYOU

De Lucas Bernard

PREMIERE

On avait quitté Swann Arlaud à la campagne avec *ce Petit Paysan* qui lui a valu un César. On le retrouve ici avec un autre premier long mais dans un territoire plus urbain, celui des toits parisiens où son personnage de voleur de tableaux aime à déambuler. Un petit voyou atypique qu'un flic peu pressé de prendre sa retraite va prendre en filature. Pas tant pour essayer de l'arrêter que pour profiter un peu de sa liberté. Car ce premier film ne se perd pas en psychologie de comptoir. En choisissant pour anti héros un personnage affranchi de toute obligation morale, Lucas Bernard entraîne son récit dans des méandres inattendus. **Un régal à jouer pour ses comédiens très à l'aise dans cet espace de liberté : Swann Arlaud donc, Charles Berling et la trop rare Jennifer Decker, mi-bonbon acidulé mi-grenade dégoupillée. Un trio qui joue de concert une partition vivifiante.**

Thierry Chèze

Le Canard enchaîné

Un banal vol de tableaux en guise de dernière enquête pour le commissaire Beffrois ? Alors que la retraite est imminente et que des affaires bien plus brillantes attendent... Mais Beffrois, qui vient de rencontrer une séduisante restauratrice de toiles, cache une secrète attirance pour l'art. Et l'audace du cambrioleur est comme un défi à sa perspicacité. **Le jeu de Charles Berling donne une coloration imprévisible au personnage de l'enquêteur. Ceux de Swann Arlaud, le voleur, et de Jennifer Decker, sa fiancée, ajoutent de l'étrangeté et un humour désinvolte à ce polar parisien de Lucas Bernard au charme désuet.**

Jean-François Julliard

UN BEAU VOYOU

De Lucas Bernard

L'ŒIL

Des tableaux disparaissent mystérieusement d'appartements parisiens cossus, comme emportés dans un courant d'air à travers une fenêtre brisée. Pendant des années, ces vols n'intéressent guère les fonctionnaires de police. Un jour, cependant, le commissaire Beffrois se pique d'intérêt pour ces délits et recoupe les affaires. Il se lance alors à la poursuite d'un étrange voleur, insaisissable, sans casier judiciaire, aux noms changeants, sans véritable domicile. La caméra suit les personnages dans les rues de Paris, dans ses appartements, parfois labyrinthiques et ornés d'œuvres d'art, parfois bordéliques et décadents, parfois modestes et pleins de poésie. Mais elle nous entraîne surtout sur les toits de la ville. Nous voici pris à voler, à devenir vent et voleur à la fois, caracolant sur les toits, montant et descendant les rues comme des bourrasques. **Le rythme est enlevé et joyeux, sans temps mort. Pour ce premier long-métrage, Lucas Bernard signe un film léger et subtil, plaisant, drôle comme une coupe de champagne.** Il y interroge aussi avec humour la question du goût en matière d'art.

Marie Zawisza

Le Journal du Dimanche

Alors qu'il s'apprête à prendre sa retraite, le commissaire Beffrois est amené à enquêter sur un cambrioleur spécialisé dans le vol de tableaux. **Ce premier long métrage dispose d'un certain charme, et se révèle rafraîchissant tout en rappelant le ton de certaines comédies policières hollywoodiennes des années 1950. Drôle et malicieux, *Un beau voyou* doit aussi beaucoup à ses épatants comédiens : aux côtés de Charles Berling, le duo Swann Arlaud-Jennifer Decker fonctionne à merveille.**

Baptiste Thion